

*Que
sais-je?*

**SOCIOLOGIE
DE LA VIE QUOTIDIENNE**



Claude Javeau

puf

TFG 60/10
C100

Sociologie de la vie quotidienne

QUE SAIS - JE ?

*Sociologie
de la vie quotidienne*

CLAUDE JAVEAU

Professeur à l'Université libre de Bruxelles



ISBN 2 13 053432 5

Dépôt légal — 1^{re} édition : 2003, avril

© Presses Universitaires de France, 2003
6, avenue Reille, 75014 Paris

INTRODUCTION

« Dieu, que la vie est quotidienne ! », s'écriait il y a un siècle et demi Jules Laforgue. Ce constat d'impuissance a dû étreindre la gent humaine depuis qu'elle existe, c'est-à-dire depuis que la réflexivité, par un caprice de l'évolution, a été offerte à un grand singe, quelque part en Afrique. Pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur, c'est-à-dire l'art, la philosophie, la science, la capacité de créer, à l'instar de ce Créateur que la plupart des hommes honorent. Pour le pire, c'est-à-dire la guerre, le racisme, l'écrasement des pauvres par les riches, toutes ces abominations que le Créateur, sous sa multitude d'avatars, n'est jamais parvenu à empêcher. Et entre le meilleur et le pire, le train-train, la répétition rassurante et lassante des gestes et paroles de tous les jours, le retour du même en même temps que son enfouissement dans une temporalité qu'on ne maîtrise jamais, en dépit des leurres qu'on dépose sur son cheminement : rituels, commémorations, madeines proustiennes. Avant Laforgue, Lamartine aussi avait poussé son cri : « Ô temps suspends ton vol ! » Peine perdue, mais, à toutes les époques et sous tous les cieus, peine prise, contre vents et marées.

Truisme sans doute que de rappeler que la temporalité est au cœur même de la condition humaine : « Toujours poussé vers de nouveaux rivages. » Le drame, si drame il y a, est que ces rivages sont rarement nouveaux, ou ne le sont le plus souvent que par la force des choses, quand il ne s'agit pas de pièges atroces, Verdun ou Auschwitz, pour prendre des

exemples récents, tendus par l'Histoire. Comme l'a dit à peu près Marx, les hommes font l'Histoire, mais ne savent pas l'Histoire qu'ils font. Rapportée à l'égrèment des heures qui s'écoulent, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, année après année (et aussi saison après saison), cette Histoire devient la vie quotidienne, la vie au quotidien, le produit de l'incessant bricolage¹ de tout un chacun, le temps de parcourir la trajectoire qui va de la naissance à la mort, entre les répétitions et les fantasmes, les frileuses précautions et les folles entreprises. Certains écrivains ont excellé dans la description de cette vie toujours recommencée, à l'instar de la mer de Valéry : Julien Green, Georges Simenon, par exemple, pour ne prendre que le rayon francophone. Il était inévitable que les sciences du social s'en emparassent aussi – assez tardivement, il est vrai, du moins pour ce qui est de la sociologie au sens canonique du terme.

L'anthropologie sociale et culturelle, encore naguère appelée ethnologie, avait montré la voie. Quel était donc son objet, sinon l'existence commune, au jour le jour, des peuples qu'elle choisissait d'étudier, et qu'on a appelés successivement « sauvages », « primitifs », « archaïques » et, de nos jours « traditionnels », voire simplement, correction politique oblige, « différents ». Que ces observations minutieusement recueillies sur le « terrain » aient abouti, entre autres, à l'érection du monumental temple structuraliste ne change rien à la chose. L'histoire devait lui emboîter le pas, comme en témoigne la déjà ancienne série des *Vie quotidienne à.../au...* publiée chez Hachette. La sociologie, elle, s'éparpillerait tôt en domaines d'étude

1. Voir mon *Bricolage du social*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 2001.

partiels, quand elle ne s'adonnerait pas aux délices de la « suprême théorie » – quoique, à y regarder d'un peu plus près, les travaux d' « écologie urbaine » de la première École de Chicago puissent sans conteste passer pour précurseurs, sans oublier évidemment les premières enquêtes de budgets-temps, menées par Sorokin et Stroumiline à l'époque des débuts de l'Union soviétique.

C'est sans doute à Henri Lefebvre qu'on doit le coup d'envoi des théorisations prenant la vie quotidienne pour objet. Il s'agit encore de considérations de caractère philosophique, dans une perspective hégélo-marxiste qui accorde une place centrale au concept d'aliénation, traduit en « enlissement » et en « quotidienneté ». La fortune de ce mot sera considérable, à telle enseigne que pas mal d'auteurs en feront le simple équivalent de « quotidien », tout court. Pour ma part, je préfère conserver la distinction entre ces deux termes, « quotidien » renvoyant à tout ce qui est de l'ordre du jour-le-jour, quel que soit le jugement qu'on porte sur les divers éléments qui le constituent, tandis que « quotidienneté » ne concerne que la dimension négative, péjorative de ceux-ci. Il serait assez fallacieux de ramener toute l'existence journalière à un seul processus d'enlissement, celui qu'a illustré le célèbre slogan des années 1960 : « Métro-boulot-dodo » : on peut faire d'heureuses rencontres dans le métro, on peut s'épanouir dans le boulot, et faire de beaux rêves dans le dodo. Ce rappel peut servir d'introduction au thème de la *résistance*, sur lequel je ne manquerai pas d'insister.

Dans les pages qui suivent, il ne s'agira pas de proposer un « traité » de sociologie de la vie quotidienne, celle-ci étant comprise comme une sociologie partielle, à l'exemple de la sociologie de l'éducation ou de la so-

ciologie du travail. Du reste, ce que je préférerais appeler une socio-anthropologie n'a point élu le « quotidien » comme objet, à la manière, précisément, de l'éducation ou du travail, que je viens de citer, mais bien plutôt comme une « traverse » épistémologique ou, mieux, heuristique. Il s'agit, avant tout, d'une exploration microsociologique de nos manières de faire et de nous les représenter qui prendrait le cadre des vingt-quatre heures comme référence, tout en ne mettant pas l'histoire entre parenthèses. Le niveau « micro » n'est privilégié qu'à des fins que je me risquerais à dire « didactiques ». Mais à aucun moment il ne conviendrait d'oublier que la « longue durée » de Braudel concerne autant le quotidien que le temps des effervescences inscrites dans la courte durée. Je m'efforcerai de ne pas perdre cet entremêlement de vue.

Le temps, porté par sa célèbre flèche, va nous servir de fil conducteur. C'est sur cette flèche que se brodent les myriades de destinées individuelles, tout comme les devenirs collectifs. En dépit de nos récriminations, de nos objurgations ou de nos ruses visant à le ralentir, voire à le figer, le temps ne cesse de nous emporter, détruisant et construisant tout à la fois, et contraignant notre vie quotidienne à se tricoter et se détricoter constamment. Comme il ne peut s'agir, en un nombre réduit de pages, que d'un discours nécessairement ramené à son épure, une certaine impression de sécheresse peut découler de mon texte. Je suis l'un des premiers à regretter que les sociologues, le plus souvent, se contentent de décrire des squelettes. Aux lecteurs et aux lectrices, à partir de leur expérience et de leurs expériences, d'y déposer la chair qui doit rendre vivant un tel discours. J'espère que ma manière de le tenir les y incitera le plus souvent possible. Une re-

marque encore : la vie quotidienne dont je vais tenter d'esquisser une sociologie (une, que je sois clair à ce sujet, parmi d'autres possibles) est celle de nos contemporains dans les sociétés nanties du monde dit « occidental ». Ces contemporains inscrivent leurs existences dans un cadre qu'il est convenu d'appeler postmoderne¹ (ou : surmoderne, ou : de modernité avancée). Je ne pourrai éviter de me référer au passage à ce cadre, tout en précisant que je n'entends pas qu'il détermine mes propos pour l'essentiel. Ceux-ci entendent rester au « ras des pâquerettes », c'est-à-dire au niveau où, les uns et les autres, nous nous livrons à cette activité forcée à laquelle seule la mort, événement quotidien par excellence, vient mettre fin : vivre au jour le jour, guidés par une réflexivité qui, en l'occurrence, reste bien plus souvent marquée du sceau de l'habitude que de la spéculation philosophique.

1. Voir M. Quie (2000), *Postmodernist Theories and the Question of Time*, in P. Baert (éd.), *Time in Contemporary Intellectual Thought*, Amsterdam, Elsevier Science NU, p. 269-293.

LE TEMPS DES HOMMES

La principale matière de la vie est le temps, mais la vie est aussi la matière du temps. Le temps, on le sait, est un flux. Il y a toujours un passé et toujours un avenir ; seul le présent n'a pas de consistance, étant toujours à cheval sur ce qui vient de (se) passer et ce qui va (se) passer. D'un point de vue analytique, on distingue d'ordinaire entre diverses catégories de temps, aucune d'entre elles n'étant évidemment indépendante des autres :

- a) le temps *cosmique* (ou « physique »), tel qu'il se manifeste dans la succession des jours et des nuits, des saisons, des marées, etc. ;
- b) le temps *biologique*, à l'œuvre dans la croissance des êtres vivants et leur décroissance, les phénomènes internes tels que le sommeil, la digestion, les règles féminines, le pouls, le battement des paupières, etc. ;
- c) le temps *psychique*, correspondant plus ou moins à la « durée » chez Bergson, qui concerne la perception mentale de l'écoulement du temps, avec les impressions de ralenti (les attentes), d'accélération (les épreuves), de retour en arrière (le rêve, endormi ou éveillé), etc. ;
- d) le temps *social*, qui désigne l'emprise des structures sociales sur les flux temporels, telle qu'on la découvre dans le séquençage des unités de temps,

de la seconde au siècle, la distribution des temps d'activité (semaine) et de repos (dimanche, congés), etc.

C'est à cette catégorie de temps que forcément nous allons accorder davantage d'attention. La temporalité fait l'objet d'une *socialisation* spécifique : non seulement l'individu doit apprendre à gérer son temps, mais il doit aussi être capable de l'assumer, dans son devenir tant biologique (le vieillissement) que sociétal (la séquence des rôles : enfant - adolescent - jeune adulte - adulte - retraité - vieillard). Les âges de la vie s'articulent sur une évolution de la trilogie intention-protention-attention, dans laquelle l'intention désigne la capacité de choisir, à chaque moment de l'existence, parmi les divers intérêts qui peuvent s'énoncer à l'endroit des composantes discernables de l'environnement ; la protention, celle de formuler un projet d'action pour rencontrer cet intérêt ; et l'attention, celle de veiller au bon accomplissement de l'action mise ainsi en branle. Ainsi, la « faim », pour prendre un exemple facile, se réfère à une sensation née du corps à laquelle l'individu répond par l'intention d'y répondre en mangeant, ce que le projet (protention) de se cuire un œuf ou de se rendre au restaurant devrait permettre de réaliser, ce qui réclame à son tour une attention spécifique, celle de la « bonne fin ». À chaque pas qu'accomplit l'individu sans sa propre temporalité, la trilogie s'impose comme matériau de sa trame de vie. Constamment renouvelée, dans la mesure où attention, intention et protention changent constamment d'objets, elle peut être analysée à partir des notions suivantes, telles que William Grossin (1996) les a exposées.

a) le *cadre temporel* : où il est fait recours à l'*espace* pour fournir l'image d'une portion de temps, à par-

tir de l'opposition entre la substance du temps (enfermé) et la géométrie de son enfermement ; il peut s'agir du cadre du travail, de celui du loisir ou encore des activités domestiques ; il peut être caractérisé par sa rigidité, sa capacité coercitive, sa régularité ou encore sa dimension de retranchement, ces divers caractères pouvant se combiner entre eux (par exemple, en tant que cadre de travail, une « grande surface » s'impose comme rigide, exerçant sur ses agents une intense coercition, réclamant de leur part une grande régularité de comportement, mais n'implique pas, étant donné la présence constamment renouvelée de clients, un retranchement poussé par rapport au monde extérieur) ; dans ce cadre, le temps vécu par les agents peut être, et le cas échéant à la fois, linéaire, homogène, continu, computable, naturel (basé, par exemple, sur l'opposition jour/nuit, ce qui serait le cas d'une grande surface) ou en déphasage par rapport à une prescription naturelle (pas de distinction entre jour et nuit, ce qui serait le cas d'un hôpital public) ;

- b) le *milieu temporel* : qui résulte de l'assemblage de plusieurs temps, et notamment des temps biologique, social et psychologique tels que décrits plus haut ; les contraintes naissant du corps – cycles, rythmes, opposition santé/maladie, par exemple) – se combinent aux oppositions d'origine sociétale entre temps urbain et temps rural, temps religieux et temps patriotique, temps de liberté et temps de réclusion, ainsi qu'aux composantes d'origine psychologique telles que le stress, les attentes, etc. : un prisonnier malade et que sa maladie stresse ne vivra pas sa condition *hic et nunc* de la même manière qu'un individu libre de ses mouvements, concerné par un même diagnostic médical ;

c) la *culture temporelle* : qui repose sur l'apprentissage des règles d'appropriation du temps (et de sujétion à celui-ci) propres à une société donnée, telles qu'elles se donnent à connaître dans les horaires, les calendriers, la plus ou moins grande soumission à l'horloge, la rentabilisation en termes financiers et/ou sociaux de certaines portions de temps (travail rémunéré opposé à chômage, à retraite, à apprentissage, etc.).

D'un point de vue macrosocial, les cadres temporels apportent à l'individu les ressources (cognitives) et les règles (normatives) dont il a besoin pour gérer ses multiples temporalités, tandis que, d'un point de vue microsociologique, c'est sa culture temporelle qui le rend capable d'affecter correctement, à chaque moment de sa trajectoire de vie, lesdites ressources et règles. La vie quotidienne, on y reviendra, consiste, pour chaque acteur, en une succession de *situations* regroupant divers *épisodes*, lesquels sont abordés, tout en étant simultanément produits par elle, avec le concours des ressources et règles qui composent les compétences temporelles des individus.

Les temps sociaux

Le milieu temporel régule divers processus de structuration, au sens que Giddens donne à ce terme, et qui renvoie à l'incessant processus de production/reproduction du social tout au long de la flèche du temps. La théorie des temps sociaux qu'a proposée Georges Gurvitch (1969) concerne au premier chef cette notion de milieu temporel, selon diverses modalités que la manie classificatoire de l'auteur (injustement quelque peu oublié de nos jours : espérons que cet oubli n'est

que passager) avait ramenées à huit. Après avoir défini le temps social comme celui « de coordination et de décalage des mouvements des phénomènes sociaux totaux, que ces phénomènes sociaux soient globaux, groupaux ou microsociaux et qu'ils s'expriment ou non dans des structures sociales » (« phénomènes sociaux totaux » devant être entendus au sens que Mauss donne à cette notion : de phénomènes en lesquels la totalité sociale s'exprime, car « ils mettent en branle la totalité de la société et de ses institutions »), Gurvitch définit en effet huit catégories de temps sociaux, qu'il dénomme de manière souvent pittoresque :

- 1 / le temps de *longue durée* et au ralenti, qui est celui qui voit le passé se projeter dans le présent et l'avenir : un exemple frappant en est fourni par les phénomènes démographiques, lesquels peuvent se mesurer en générations, les enfants conçus aujourd'hui n'étant appelés à jouer des rôles d'adultes que dans deux décennies et même plus (cette conception de la longue durée chez Gurvitch, mesurée en années, diffère radicalement de celle de Braudel, qui la mesure en siècles : on sait que la controverse fut vive sur ce sujet entre les deux savants) ;
- 2 / le temps *en trompe l'œil*, celui du temps-surprise des crises brusques, traduisant une discontinuité intrinsèque, à l'exemple du temps urbain, jamais à l'abri d'un accident perturbant gravement la circulation, d'une manifestation de foule, d'un événement, politique ou autre... ;
- 3 / le temps des *battements irréguliers entre l'apparition et la disparition des rythmes*, celui de l'incertitude caractérisant les masses passives en attente de l'une ou l'autre épiphanie, des sociétés en transition, etc. ;

- 4 / le temps *cyclique*, celui de la « danse sur place », dont l'exemple est donné par les sectes, pour lesquelles le passé, le présent et l'avenir sont projetés mutuellement l'un sur l'autre (« il faut se repentir tout de suite, car la fin du monde est pour demain ») ;
- 5 / le temps *en retard sur lui-même*, dont l'écoulement se fait attendre, à l'exemple des structures politiques dépassées des États totalitaires, en période d'unification mondiale des marchés ;
- 6 / le temps *d'alternance entre retard et avance*, dans lequel les actualisations du passé et de l'avenir entrent en compétition dans le présent, à l'exemple du temps du début du capitalisme lié à celui de la monarchie absolue, l'un et l'autre se soutenant avant d'entrer en conflit ;
- 7 / le temps *en avance sur lui-même*, celui des effervescences collectives, des actes d'innovation, à l'exemple du prolétariat préparant au XIX^e siècle les bouleversements politiques et sociaux que l'on sait ;
- 8 / le temps *explosif*, celui de la création ou de l'invention collective ou individuelle, des révolutions ou des bouleversements domestiques.

Chacun de ces temps, il convient de le rappeler, s'applique aux divers niveaux de l'existence collective – micro-, méso- ou macrosocial. Le dernier temps cité, dit « explosif » par Gurvitch, est aussi bien celui de la création solitaire d'un artiste (Haendel composant *Le Messie* en trois semaines), celui d'une révolte dans une prison, ou encore celui d'une insurrection populaire aboutissant à la mise en place d'un nouveau régime politique.

Cette typologie possède sans doute une vertu da-